

# LE PROPAGATEUR

Vol. VI

MARS 1908

No 3

Chronique mensuelle. — Le "Canada Ecclésiastique". —  
Conférence. — Un centenaire oublié ?

## CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : — La nouvelle législation du mariage et la loi civile de la Province de Québec. — Le Pape préside une cérémonie du rite grec, pour le XVe centenaire de saint Jean Chrysostôme. — Les deux lions de Ménélik au Vatican. — L'assassinat d'un prêtre portant le Saint-Ciboire. — Le prochain Congrès Eucharistique à Londres. — Le cardinal Kopp et les Polonais. — Le cinquantenaire de Lourdes, à Lourdes et à Montréal. — En France : *sachons attendre*. — Les œuvres françaises : *La Propagation de la Foi*. — La richesse de la France. — Statistiques de la natalité. — Les *abbés* modernistes : la chute de Loisy. — Mgr Amette et Saint-Sulpice. — Les assemblées d'évêques. — Un beau cri d'espoir : discours de M. de Mun — La condamnation du général Stoëssel. — Une anecdote au sujet du nouveau roi du Portugal. — Un renseignement à propos de *Romans-Revue*. — Au Canada : saint Jean-Baptiste notre patron national devient notre patron religieux. — Le monument de Mgr de Laval ; la souscription de Montréal. — Les fêtes de Québec : résultat des protestations. — Une note de M. Omer Héroux et une déclaration de M. Thomas Chapais. — Paroles éloquentes de l'honorable Rodolphe Lemieux à London. — Le droit français et le droit anglais : discours de l'honorable James Bryce. — Les conférences de M. Madelin. — Bryan et la théorie darwiniste. — Critique des journaux par l'honorable M. Oliver. — Un hôpital régional à Sainte-Thérèse — Nos défunts.

La législation du mariage, d'après le décret du Saint-Père *Ne temere*, du 2 août 1907, qui vient en force partout à Pâques 1908, va se trouver considérablement modifiée. Nous en avons déjà parlé dans notre chronique de septembre 1907. Il est un point qui, au jugement des hommes les plus compétents, restait douteux. Les catholiques voulant épouser des non-catholiques devront-ils, sous peine de nullité, se marier devant un prêtre catholique et deux témoins? Jusqu'ici, dans notre pays, et partout où la déclaration bénédicte était en vigueur, de tels mariages (mariages mixtes) faits devant un ministre protestant, quoique *illicites*, étaient cependant *valides*. A l'avenir, ils seront en plus *invalides*. L'exception que porte le décret *Ne temere*; "nisi pro aliquâ regione aliter statutum sit," ne s'applique qu'à l'Allemagne.

Ainsi l'ont déclaré, avons-nous appris de source sûre, les Congrégations de Rome.

Donc pour l'Eglise, les mariages mixtes célébrés devant un ministre protestant seront nuls. Mais la loi civile, dans la Province de Québec, que va-t-elle dire ? D'après l'article 127 du Code civil, tous les *empêchements* de mariage reconnus par l'Eglise, qu'ils proviennent de la parenté, de l'affinité ou de toute autre cause, sont aussi reconnus par notre loi comme des empêchements au civil... pour les catholiques. Mais dit-on, la loi civile peut-elle dans un cas de mariage mixte, forcer un protestant à se soumettre aux lois catholiques ? Ce n'est pas cela non plus que fait notre code. Il contraint légalement le catholique à suivre les lois de l'Eglise, et ce n'est que par accident qu'il atteint aussi le protestant. D'ailleurs, personne n'est retenu de force dans le giron de l'Eglise. Mais il est logique, et c'est une logique qu'une loi sage doit respecter — que l'Etat dise à l'individu: "Tu es catholique, eh! bien, respecte la loi de ton Eglise, ou bien je ne te protégerai pas — quant aux effets civils des actes que tu poses." (1)

\* \* \*

Le 12 février, à l'occasion du XVe centenaire de saint Jean-Chrysostôme, le Saint-Père Pie X, Pontife universel de l'Eglise, a présidé dans la *loggia*, au-dessus du portique de Saint-Pierre — où se font d'ordinaire les cérémonies de Béatification, une cérémonie religieuse du rite melchite, en langue grecque. Le fait est important, il souligne la reconnaissance par des centaines de mille Grecs unis de la suprématie du successeur de saint Pierre, l'évêque de Rome, Pasteur des Pasteurs.

Le *Gaulois* publie une note à ce sujet pleine de renseignements intéressants, la voici.

"On sait que le Pape a présidé, il y a quelques jours, dans la grande galerie de Saint-Pierre, une cérémonie religieuse du rite melchite, en langue grecque. Le fait est considéré comme très important pour le rapprochement de l'église orthodoxe. Les melchites sont les Grecs unis à Rome. Ils conservent le rite grec et ont un patriarcat et un nombreux clergé. On en compte cent quatre-vingt mille en Asie Mineure, indépendamment de ceux d'Europe. Les sectes schismatiques et hérétiques sont nombreuses en Orient, mais à chacune correspond un groupement de convertis qui, tout en s'unissant à Rome, ont obtenu de conserver leurs rites particuliers avec un clergé qui dépend de leur patriarcat, soumis au Pape. Les Maronites sont les plus nombreux, environ trois cent mille; ils sont gouvernés par un *vali* chrétien. Les Arméniens unis sont environ cent cinquante mille; ils se distinguent des Arméniens schismatiques, qui s'appellent Grégoriens et qui sont de beaucoup les plus nombreux. Il y a encore le rite chaldéen ou syriaque, le rite jacobite et le rite copte, dont l'évêque, nommé par Léon XIII, réside au Caire. Presque tous ces rites sont représentés à Rome. Nous avons, à Paris, des Maronites et des Arméniens.

(1) Inutile de répéter ici que ce que j'écris n'a pas d'autre valeur que celle donnée par les raisons que j'apporte et les textes que je cite. En aucune manière, je n'ai le droit ni la prétention de me substituer aux vénérables dépositaires de l'autorité.

E.-J. A.

\* \* \*

Le puissant empereur d'Ethiopie, le bon roi Ménélik, qui entretient avec le Vatican des relations très courtoises, vient d'envoyer au Pape un présent original: deux lions. Ils sont arrivés, en cage bien entendu, le 16 février, à Naples, et ont été tout de suite dirigés sur Rome. Le Pape a donné des ordres pour qu'ils soient installés confortablement dans une belle cage en fer dans les jardins du Vatican. Suivant l'antique usage, ils serviront, ces rois du désert, d'armoiries parlantes: *Ego nominor leo!* Dans l'intention de Ménélik, ils symbolisent le lion d'Ethiopie et celui de saint Marc.

\* \* \*

De force et de courage — les nobles attributs du lion, comme on sait — les hommes qui gouvernent l'Eglise en ont besoin; car sans cesse, contre elle, la lutte recommence. L'un des attentats les plus horribles que l'histoire ait jamais enregistré a été commis, ce mois-ci, à Denver, Colorado, exactement le 23 février. Pendant que le Père Léo Heinrichs — un Franciscain — donnait la sainte communion, en l'église Sainte-Elizabeth, un certain Alia Giuseppe, anarchiste, s'est approché du balustre, s'est agenouillé là entre deux femmes, a reçu la sainte hostie, puis sortant un revolver qu'il tenait caché, à bout portant il a tiré une balle dans le cœur du prêtre, et l'a tué raide. Le meurtrier a déjà été jugé et condamné à mort. "Je suis anarchiste, mort aux prêtres!" Voilà tout ce qu'il a su dire pour expliquer son crime. Pauvre malheureux!

\* \* \*

Cet attentat violent se doublait d'un sacrilège odieux, puisque c'est après avoir reçu la sainte hostie que ce malheureux a tué le prêtre qui tenait en mains le Ciboire. Nous ne croyons pas que l'histoire ait jamais rien vu de pire. Hélas! il s'en commet beaucoup, de ces profanations, et de toutes sortes, contre la Sainte Eucharistie. Et c'est pourquoi les bons chrétiens doivent redoubler d'efforts pour faire à Notre-Seigneur *Amende honorable*. Les Congrès Eucharistiques sont organisés pour cela. L'on a annoncé que le XIXe Congrès Eucharistique international aura lieu à Londres, du 9 au 13 septembre 1908, sous la présidence du cardinal Vincent Vannutelli, légat du Pape. Mgr Bourne, archevêque de Westminster, a communiqué aux journaux le programme suivant.

Le programme provisoire du Congrès comprend :

Mercredi, 9 septembre, à 8 heures du soir, ouverture solennelle à la cathédrale de Westminster.

Jeudi, 10, à 9 heures du matin, grand-messe solennelle à la cathédrale; de 10 $\frac{1}{2}$  à midi  $\frac{1}{2}$ , et de 2 h.  $\frac{1}{2}$  à 4 h.  $\frac{1}{2}$ , séances de Commissions pour la discussion des rapports, dans divers halls; à 5 heures, vêpres solennelles et bénédiction du Saint Sacrement à Westminster; à 8 h.  $\frac{1}{2}$ , assemblée générale à Albert Hall.

Vendredi, 11 septembre, même horaire que la veille.

Samedi, 12 septembre, pour la matinée, comme les deux jours précédents ; le soir, à 3 heures, cérémonie des enfants à la cathédrale, procession et bénédiction du Très Saint Sacrement.

Dimanche, 13 septembre, communion générale dans toutes les églises : à 10 heures, grand'messe pontificale à Westminster, sermon, probablement par un cardinal ; à 4 heures, vêpres pontificales, sermon, procession, *Te Deum*, bénédiction, clôture solennelle du Congrès.

\* \* \*

De Berlin, on écrivait à *La Croix* de Paris, le 3 février, que le cardinal archevêque de Breslau, Mgr Kopp, avait pris position à la Chambre des seigneurs de Prusse pour les Polonais, dans la fameuse question de leur expropriation, dont nous avons ici parlé à propos de l'appel de Sienkiewitz. L'éminent prince de l'Eglise est allemand, et, dans la mesure du possible, toutes ses sympathies vont à l'Allemagne et à son empereur. Mais il proteste contre la brutale maxime *la force prime le droit*. "Si vous détruisez le droit de propriété des Polonais — a-t-il dit — vous trouverez devant vous les chefs spirituels de ces populations."

Cependant, la loi d'expropriation a été votée au Reichstadt !

\* \* \*

Les journaux et les revues de France, comme il était naturel, ont été remplis de Lourdes, durant ce dernier mois. Il y a eu en effet cinquante ans, le 11 février dernier, que la Vierge est apparue, à Lourdes, à Bernadette Soubirous. Ce cinquantenaire méritait d'être célébré, et il l'a été admirablement.

"On espérait bien et c'étaient les vœux de tous que les fêtes du cinquantenaire aux roches de Massabielle seraient grandioses. Grâce en soient rendues à Dieu, écrit le chroniqueur du *Journal de la Grotte*, ces vœux inspirés par la reconnaissance et un très filial amour, ont été exaucés au delà de toute mesure, au point que les habitants et les habitués de la Cité de Marie, accoutumés pourtant aux magnificences, aux enthousiasmes et aux foules sans nombre, sont unanimes à déclarer que jamais encore Lourdes n'avait été envahie par de telles multitudes de pèlerins, que jamais non plus ni ses Sanctuaires, ni ses rues, ni ses places, ni ses monuments n'avaient présenté un coup d'œil aussi féérique, que jamais, enfin, n'y avait régné une allégresse aussi communicative, dont le reflet irradiait tous les visages et faisait instinctivement songer aux joies de la céleste Jérusalem : *sicut lactantium omnium habitatio est in te.*"

C'est sous la présidence du cardinal-archevêque de Bordeaux, Mgr Lecot, légat du Pape, et par l'initiative de Mgr Schoepfer, évêque de Tarbes, que les manifestations se sont déroulées en l'honneur de Marie pendant trois jours. Chaque jour, Mgr Rumeau, évêque d'Angers, a prêché. Le dernier jour, un télégramme du cardinal Merry del Val au cardinal-légat venait unir la prière du Pape à celle des pèlerins "pour demander à la Vierge Immaculée des grâces spéciales pour l'Eglise et pour la France."

Des fêtes pieuses et très suivies ont eu lieu, à Montréal, dans la magnifique chapelle de Notre-Dame de Lourdes (rue Sainte-Catherine, près Saint-Jacques), et dans tous nos sanctuaires de Lourdes au Canada. A Montréal, le 11 février, Mgr l'archevêque a officié pontificalement. Mgr l'auxiliaire a présidé aussi aux offices un jour anniversaire de l'une des Apparitions. Par une délicate attention, le jour où Mgr l'archevêque a officié (le jour même du cinquantenaire), on avait invité quelques jeunes filles de nos pensionnats à assister à la fête, en souvenir, sans doute, de cette pure Bernadette, à qui la Vierge de Massabielle a daigné parler.

On sait que là voyante de Lourdes, ainsi qu'on nomme Bernadette, est devenue plus tard Sœur Marie-Bernard de la Congrégation de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, et qu'elle est morte dans son couvent en odeur de sainteté. Une dépêche nous apprend que, dans la lettre pastorale qu'il vient d'écrire sur le Jubilé de Lourdes, Mgr Gauthey, évêque de Nevers, écrit: "S'il plaît à Dieu, nous constituerons cette année, le tribunal canonique qui ouvrira la procédure diocésaine, en vue de l'introduction de la cause de Sœur Marie-Bernard, en cour de Rome."

\* \* \*

Après celle de Jeanne d'Arc, la Vénérable, et celle du cher curé d'Ars, le Bienheureux, la cause de Bernadette Soubirous en cour de Rome! Rien que de l'écrire, cela fait du bien à l'âme et fortifie les espoirs suprêmes de notre patriotisme du cœur — celui par lequel nous aimons toujours la France. C'est vrai que les jours sont mauvais et que le ciel est sombre au pays des aïeux, mais tout n'est pas perdu, puisque l'Eglise y trouve encore des saints! Et cela doit contribuer à dissiper ce sentiment de lassitude qu'éprouvent certains catholiques français en face de la situation anormale qui leur est faite par cette loi de séparation, qu'on n'applique qu'à moitié.

"La situation, est intolérable, — disait récemment *La Croix* —, c'est vrai! Notre état actuel est tellement illogique, injuste et anormal, qu'il ne peut durer et qu'il ne durera pas; nous en avons la conviction absolue. Ce que Bonaparte fit au sortir de la Révolution, les événements le referont. Sachons attendre! Deux faits capitaux sont acquis et reconnus par l'Etat: le schisme a échoué, et la population veut l'exercice libre du culte. Fortement appuyés sur ces deux positions, en même temps que sur notre droit, soyons patients. Le meilleur moyen d'obtenir le reste est de montrer une endurance digne de la cause que nous servons. Nous ne conquerrons rien par des platitudes."

La *Correspondenza Romana* a reproduit l'article de *La Croix* au complet, et elle l'a loué hautement. Le *temps* est un grand ouvrier, et on le sait à Rome!

\* \* \*

D'ailleurs, il y a une raison plus haute d'espérer. La France fait encore trop de bien dans le monde pour être destinée à périr. Mgr Gibier, l'actif et éloquent évêque de Versailles, écrivait naguère à ce sujet une page magni-

fique. Il y parle des œuvres des missionnaires français, hommes et femmes, des œuvres aussi que soutient la France pour venir en aide à ses apôtres de la Bonne Nouvelle: la *Propagation de la Foi*, la *Sainte-Enfance*, les *Ecoles d'Orient*. . . . Nous citons, à titre d'exemple bien réconfortant, ce que dit Sa Grandeur de l'œuvre de la *Propagation de la Foi* :

" L'œuvre de la Propagation de la Foi est essentiellement française. Elle a été fondée en 1820 par une humble fille de Lyon, Pauline-Marie Jaricot. Elle demande à ses associés un sou par semaine, et ce petit sou de l'homme du peuple et de l'ouvrier, multiplié par la charité, a produit depuis 1820 près de 400 millions, dont 300 ont été recueillis en France. L'année même où la France payait des milliards à la Prusse victorieuse, elle donnait un million de plus pour l'extension des missions. Cet or généreux est un prêt fait à Dieu, et notre confiance est qu'à ce prix il nous rendra à nous la foi que nous procurons si libéralement aux autres. Dans cette charité princière, il n'y a rien d'officiel, rien d'imposé, rien de gouvernemental. Ce n'est pas l'Etat qui va chercher dans la poche des contribuables l'argent dont vivent les missions. Ce sont les catholiques, riches et pauvres, qui librement versent leur obole pour l'évangélisation des infidèles. On nous parle de solidarité ? Je n'en connais pas de plus sérieuse, de plus belle, de plus grande que celle qui fait que nous nous intéressons à ce qui se passe à nos antipodes, que nous prions pour des âmes dont des milliers de lieues nous séparent, que nous sentons pour des païens inconnus une irrésistible pitié et que pour eux nous faisons des sacrifices. O splendeur de la charité catholique ! L'épargne d'une pauvre apprentie sert à procurer à un sauvage d'Afrique le pain du cœur et de l'intelligence ! "

\* \* \*

Riche en énergie pour le bien — comme pour le mal, hélas ! — on ne peut méconnaître que la France ne manque pas non plus de ressources au point de vue matériel. Le compte-rendu des opérations de la Bourse, qu'on a lu à l'assemblée générale des actionnaires de la Banque de France (30 janvier 1908), est significatif. Tandis que chez d'autres nations — où l'esprit d'entreprise poussé à l'extrême n'était soutenu ni par une accumulation d'épargnes sans cesse grossissantes, ni par un système de crédit et de moyens judiciaires en état de suffire à des besoins exceptionnels — l'équilibre s'est trouvé complètement rompu, en France les conditions du crédit se sont maintenues. Lors de la dernière crise, celle du marché de New-York, la Banque de France a consenti à la Banque d'Angleterre d'énormes avances d'or pour lui permettre de venir au secours de New-York. Le rapport dit à ce propos :

" Si, en raison des circonstances qui étaient exceptionnellement graves, ce renfort amical n'a pas suffi pour éviter à Londres l'établissement du taux de 7 p. c., ce qui nous a contraints d'élever, nous-mêmes, de ½ p. c., notre escompte et de porter de 4 à 4½ le taux des avances, il n'est que trop certain que si nous n'étions pas venus en aide au grand marché voisin, ici même, des mesures plus graves et plus préjudiciables à notre commerce et à notre industrie n'auraient pu être évitées. "

\* \* \*

Mais cette richesse s'expliquerait en partie, d'après un article de la *Pensée contemporaine* (Paris, déc. 1907), par le défaut de natalité. Les milliards que la France prête au monde seraient pris sur sa propre chair et sur son

propre sang! Tandis qu'en Allemagne, par exemple, il y a chaque année un excédent de 800,000 naissances, ce qui donne au bout de douze ans une jeune population de 7 à 8 millions qui coûte 2 milliards, en France le chiffre de la population demeure stationnaire. C'est un bien mauvais symptôme.

\* \* \*

Voici ce que nous lisons dans les journaux de France (2 février), au sujet des familles françaises.

“ Le ministère du Travail vient de publier la statistique des familles. Nous y relevons les chiffres suivants. Le nombre des familles françaises, c'est-à-dire des ménages avec ou sans enfants, est évalué à 11,315,000. Sur ce total :

1,804,710 familles n'ont pas d'enfants.	20,639 familles ont dix enfants.
2,966,171 — ont un enfant.	8,305 — ont onze enfants.
2,661,978 — ont deux enfants.	3,508 — ont douze enfants.
1,643,425 — ont trois enfants	1,437 — ont treize enfants.
987,392 — ont quatre enfants	554 — ont quatorze enfants.
566,768 — ont cinq enfants.	249 — ont quinze enfants.
327,241 — ont six enfants.	79 — ont seize enfants.
182,998 — ont sept enfants.	34 — ont dix-sept enfants.
94,729 — ont huit enfants.	45 — en ont dix-huit ou plus.
44,728 — ont neuf enfants.	

La durée du mariage est de dix à quatorze ans pour 1,037,996 couples; de quinze à dix-neuf ans, pour 1,027,538; de vingt à vingt-quatre ans, pour 930,258; de vingt-cinq à quarante-neuf ans pour 2,935,281, et de plus de cinquante ans pour 213,700.”

Ces chiffres se passent de commentaires.

\* \* \*

Les *modernistes* français, comme ceux d'Allemagne au reste, et ceux d'Italie et ceux d'Angleterre, ont dû montrer leurs vraies couleurs. L'attitude si ferme du Saint-Père ne laisse à personne l'avantage de se dissimuler derrière une équivoque. Les journaux suspects, la *Vie catholique* de l'abbé Dabry et la *Justice sociale* de l'abbé Naudet, ont été condamnés par décret du Saint-Office. Ces deux prêtres, à la date du 25 février, se sont respectueusement inclinés devant la sentence qui les a frappés, et cela les honore tous les deux. Ce n'était que le devoir, mais le devoir coûte à certaines heures à la pauvre nature. On voudrait en pouvoir dire autant du malheureux abbé Loisy — dont les livres récents ont été aussi condamnés, à Rome et à Paris, mais qui, lui, se cantonne dans l'orgueil qu'ont connu les Luther et les Lamennais. Ce pauvre prêtre, dans une interview retentissante, s'est plaint de Rome et du Pape. “ Mais, monsieur l'abbé, — lui a répondu un journaliste libre-penseur — si vous ne croyez pas à la divinité du Christ, la messe ne doit plus rien représenter pour vous. Et alors qu'est-ce que cela peut bien vous faire qu'on vous permette ou non de la dire ? ” C'est que, sans doute, malgré l'or-

gueil de sa prétendue science, il reste au fond de ce cœur quelque chose de la foi de l'enfance et de la foi sacerdotale qui proteste et gémit. Puisse-t-il trouver là l'étincelle qui fera jaillir un jour la flamme du repentir — ce feu qui fait souffrir et pleurer, mais qui console et purifie !

\* \* \*

Pour nous rassénérer l'âme, voici l'appréciation que fait de Mgr Amette, le successeur du regretté cardinal Richard sur le siège de Paris, une feuille peu suspecte de cléricalisme, le *Journal des Débats* :

" Tout ce que l'on sait du nouveau titulaire du diocèse de Paris, et aussi de son attitude dans les fonctions délicates et difficiles de coadjuteur, semble indiquer que l'influence sulpicienne a été heureuse. Elle se comprend d'ailleurs assez bien. Mgr Amette paraît avoir surtout ces qualités de prudence, de discrétion, de modération qui sont de tradition dans cette institution si française qui, par l'éducation qu'elle lui a donnée, a mis si fort son empreinte, depuis deux ou trois siècles, sur le clergé de ce pays."

\* \* \*

Nous avons déjà parlé ici des assemblées d'évêques qui devaient se réunir, suivant les régions en France, à Paris, à Reims, à Bordeaux et à Lyon. Les assemblées de Bordeaux et de Lyon sont déjà tenues et celle de Reims ne va pas tarder. Quant à celle de Paris, on annonce qu'elle aura lieu entre le 10 et le 15 mars. Elle sera présidée par Mgr Ardin, archevêque de Sens, doyen de la Province de Paris.

\* \* \*

Lors du sacre de Mgr Duparc, le nouvel évêque de Quimper et Léon, qui a eu lieu récemment à Sainte-Anne-d'Auray — l'aïeule de Sainte-Anne-de-Beaupré — au banquet qui a suivi, M. le comte Albert de Mun, l'infatigable *chevalier de Dieu*, a prononcé un magnifique discours. En voici, en partie, la péroraison :

" Au terme de votre voyage, Monseigneur, quand, du porche magnifique de votre magnifique cathédrale de Saint-Pol, vous descendrez sur le chemin de Roscoff, vous découvrirez, comme un navire endormi sur les flots, la grève de l'île de Batz. C'est là que l'apôtre, dont vous êtes le successeur, délivra du dragon meurtrier l'île et la terre prochaine. Il ne le dompta ni par le glaive ni par le feu, mais par la vertu de son étoile jetée sur le cou du serpent : symbole admirable de la puissance apostolique ! Saint Pol, cependant, n'était pas seul quand il accomplit cette œuvre de salut. Il était escorté d'un homme résolu dont, ce jour-là, le cœur fut si vaillant que ses compagnons lui donnèrent, depuis, le nom de *Gourdanec'h*, l'homme qui ne fuit pas. ....

Nuz Gourdanec'h, l'homme qui ne fuit pas, c'est le jeune catholique breton dont nous apportons ici, devant vous, Monseigneur, le témoignage et le serment. Le paganisme menace aujourd'hui les âmes, comme autrefois le dragon dévorait les corps. Sauvez-les par la vertu de votre étoile. Vous trouverez, à vos côtés, pour seconder votre apostolat, les fils de Nuz " qui marcheront de l'avant " suivant la promesse de Pol, au dernier tableau du mystère, " la tête haute et sans trembler."



\* \* \*

*La tête haute et sans trembler !* beau programme de vie que les éducateurs de tous les temps, aussi bien que les généraux à leurs soldats, ont donné à leurs élèves. C'est le mot du texte ancien: *Esto vir! Sois un homme*. Mais si aux yeux de Dieu, qui juge les cœurs et les reins, la virilité digne et ferme, dans le devoir et dans l'honneur, est sûre d'être un jour récompensée, il s'en faut qu'il en soit ainsi à la barre de la justice humaine.

On a jugé en Russie, après trois ou quatre ans d'attente, et on a condamné à mort (20 février), le héros de Port-Arthur, le général Stoëssel. Il ne m'appartient certes pas de juger les juges de Stoëssel. Tout simplement je voudrais souligner que la fortune humaine a d'étranges revirements. Cet homme que le monde entier acclamait naguère, condamné à mort aujourd'hui et, en plus, gracié, ce qui est peut-être pire devant l'histoire: quelle leçon aux affamés de célébrité! Mais il y a plus. On a relevé, dans le jugement même qui condamne le héros russe, une curieuse contradiction. Je cite ces réflexions d'un journaliste, qui ne manquent pas de sel :

" La cour martiale chargée de juger Stoëssel a condamné l'accusé à mort pour avoir, par ses fautes, " amené l'investissement de Port-Arthur plusieurs mois avant que la chose fût devenue nécessaire," et " s'être rendu coupable de trahison en capitulant tout-à-coup et prématurément." Et le même tribunal déclare à l'appui de sa demande de commutation : que Port-Arthur, assiégé par une force grandement supérieure, a tenu bon avec un acharnement sans exemple et, sous le commandement du général Stoëssel, a rempli d'étonnement le monde entier par le courage héroïque de sa garnison ; que plusieurs assauts ont été repoussés avec des pertes énormes pour l'ennemi ; que le général Stoëssel, pendant tout le siège, a soutenu le courage héroïque des défenseurs, et finalement, qu'il avait déjà pris une part énergique à trois campagnes. Juge un peu, mon bon, s'il n'avait rien fait de tout cela! Voltaire disait: " Quand vous vous comprenez vous-même et que les autres ne vous comprennent pas, c'est de la philosophie. Quand vous ne vous comprenez pas vous-même, c'est de la métaphysique." A lire le jugement qui condamne Stoëssel, il est difficile de dire si c'est de la métaphysique ou simplement de la philosophie."

\* \* \*

A propos du nouveau roi du Portugal, que les circonstances que l'on sait, ont si tragiquement fait monter sur le trône, on raconte beaucoup d'anecdotes. C'est toujours ainsi pour les rois! En voici une qui est jolie.

Il y a douze ans de cela, le gouvernement portugais offrit un banquet aux soldats qu'il envoyait dans les Indes, afin d'arrêter l'insurrection des bandes indigènes qui avaient refusé de prendre part à la guerre d'Afrique. La reine Amélie et l'Infant Manoel visitèrent la salle où avait lieu le banquet. Ils furent acclamés. La salle retentit de hurrahs joyeux, parmi lesquels dominait ce cri: Vive la Reine !

Enthousiasmé, l'infant Manoel, qui avait alors sept ans, s'approcha brusquement d'un soldat, remplit un verre, le choqua avec le verre du soldat et s'écria, tout rouge d'émotion : — Je bois à un héros ! — Je bois au futur roi de Portugal, répondit le soldat tout troublé. Et, certes, tout le monde crut qu'il avait dit une sottise.

\* \* \*

Avant de passer aux choses du Canada, je veux donner ici un renseignement, dont je pense, on me saura gré. Rien n'est plus difficile que de se renseigner sur la valeur des romans au point de vue de la foi, et des conseils à donner. Or voici l'annonce que je trouve dans la *Croix* de Paris.

Qu'est-ce que *Romans-Revue* ?

*Romans-Revue* est avant tout un guide de lectures. Il est le complément périodique, le premier épanouissement de l'extension de l'œuvre "Romans à lire et romans à proscrire," dont le succès considérable a démontré l'importance et l'opportunité. A l'instar d'un vrai guide, il renseigne et il instruit ; il raconte et il récréé ; il apprécie et il dirige ; il avertit et il préserve.

*Romans-Revue* s'efforce d'atteindre son but :

En instruisant et en intéressant : par des articles de fond et d'ensemble, par des monographies d'écrivains, par des comptes rendus des livres courants et surtout des actualités, par des sommaires explicatifs des journaux et revues littéraires, par un petit courrier où sont fournis les renseignements demandés par les abonnés, par des informations et chroniques où sont relevés et interprétés les faits qui se rattachent à la spécialité de l'œuvre.

En favorisant : la lutte contre la littérature malsaine de plus en plus triomphante, le succès des bons écrivains méconnus ou maltraités par la critique laïque, la propagande des beaux livres dédaignés par la réclame officielle.

En récréant : par des extraits de nouvelles, romans et tous autres ouvrages, nouveaux, oubliés ou inédits, et dans lesquels le profit moral se mêle à l'intérêt intellectuel.

En évitant toutes recherches savantes et en donnant à ses articles un tour varié, vivant et surtout pratique.

*Romans-Revue* est une œuvre d'apostolat, de bienfaisance intellectuelle et d'ascension morale ; créé pour les besoins du vrai et du bien, il n'est inféodé à aucune entreprise de librairie. Il fait profession de se soumettre à toutes les lois de l'Eglise.

Enfin, *Romans-Revue* est une œuvre essentiellement collective, qui demande la collaboration de tous ceux qui en comprennent l'importance et l'utilité. (1)

(1) *Romans-Revue* paraîtra le 15 de chaque mois, à partir du 15 mars 1908, par fascicules d'au moins 48 pages in-8°.

Abonnement : France : un an, 8 francs ; six mois, 4 fr. 50. — Etranger : un an, 10 francs ; six mois, 6 francs.

Les communications concernant la rédaction doivent être adressées à M. l'abbé Bethléem, à Sin-le-Noble (Nord).

Les communications relatives à l'administration (abonnements, annonces, réclamations, changements d'adresse, etc.) doivent être envoyées à Oscar Mason, libraire-éditeur, à Cambrai (Nord).

\* \* \*

Saint Jean-Baptiste était depuis longtemps le *patron national* des Canadiens issus de sang français, voici que, par recommandation authentique du Saint-Siège, il devient aussi cette année notre *patron religieux*. Grâce en soient rendues à la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec et à l'honorable Adélarde Turgeon, son président, qui l'ont demandé; à Mgr l'archevêque Bégin qui s'est fait à Rome leur mandataire; et au Saint-Père Pie X, qui a daigné acquiescer à cette démarche chrétienne et éclairée de nos concitoyens de Québec. La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec avait pris cette louable initiative dans une de ses assemblées régulières, le 29 novembre dernier. L'honorable M. Turgeon adressa une lettre, le 1er décembre, à Mgr Bégin, et, le 1er février, Sa Grandeur répondait de Rome que la pieuse requête était accordée. L'événement est trop important pour que nous n'insistions pas sur les motifs qui ont déterminé ce mouvement tout à l'honneur de notre esprit de foi national.

"Votre Grandeur—écrivait M. Turgeon à Mgr Bégin—sait la vénération profonde, la dévotion véritable du peuple canadien-français, pour saint Jean-Baptiste, le saint précurseur du Christ. Depuis des siècles, son culte était en honneur chez nos ancêtres de France, et sa fête était célébrée avec pompe et avec enthousiasme en maints endroits de notre ancienne mère-patrie. Le 24 juin correspondant au solstice d'été avait été, dit-on, célébré dès la plus haute antiquité par les Druides et l'Eglise ne voulant pas effacer entièrement toute trace d'une célébration chère au peuple, l'avait sanctifiée et christianisée en mettant ces fêtes populaires sous le patronage de saint Jean-Baptiste. De là, les réjouissances qui marquaient le 24 juin et se terminaient par les feux de la *Saint-Jean*, allumés par le prêtre lui-même dans sa paroisse, après qu'il y avait fait descendre la bénédiction de l'Eglise pour sanctifier le couronnement de cette journée. Nos pères, les pionniers de la Nouvelle-France, en venant se fixer au Canada, ont emporté avec eux, parmi les trésors de traditions reçus des ancêtres, avec une foi profonde et un attachement sincère et inébranlable à l'Eglise Catholique Romaine, une dévotion toute spéciale à la Sainte-Famille, à sainte Anne et à saint Joseph, et il convient d'ajouter, à saint Jean-Baptiste. Car, dès les premiers temps de la colonie, ainsi qu'il en est fait mention au Journal des Jésuites, et dans d'autres documents de nos anciennes Annales, ils avaient conservé l'habitude répandue en France de célébrer chaque année le 24 juin par une messe paroissiale, et le soir, par les feux de la *Saint-Jean*."

L'honorable président rappelait ensuite comment de tout temps cette fête a été chère au peuple canadien, mais surtout depuis la fondation de nos sociétés nationales, à Montréal, en 1834, et à Québec, en 1842; comment aussi nos célébrations ont toujours été marquées "par un grand acte religieux," approuvées et encouragées par nos évêques et nos prêtres, et il ajoutait:

"A l'approche des fêtes du troisième centenaire de la fondation de Québec, qui marque vraiment la naissance du peuple canadien, au moment où nous allons faire l'apothéose de Champlain, le père de la Nouvelle-France, et célébrer le deuxième centenaire de l'entrée au ciel de Mgr de Laval, le fondateur de l'Eglise canadienne et son premier évêque, il nous semble, Monseigneur, que le moment est venu pour nous de solliciter, par l'entremise de Votre Grandeur, du Souverain Pontife, comme une

faveur insigne et bien digne de ces glorieux anniversaires, la reconnaissance et la proclamation solennelle de saint Jean-Baptiste comme patron national de notre race et de tous les Canadiens Français, en quelque endroit qu'ils se trouvent fixés."

" Nous croyons être vraiment les interprètes fidèles du sentiment unanime des Canadiens français, et comme notre société représente la plus ancienne des sociétés nationales, que son siège est à Québec reconnu comme le berceau de la nation canadienne et célèbre à toutes les époques de notre histoire par les grands événements qui s'y sont déroulés, nous croyons avoir des titres particuliers à solliciter Votre Grandeur de demander pour nous la faveur d'une reconnaissance officielle par l'Eglise du choix que nous avons fait depuis longtemps de saint Jean-Baptiste comme patron national des Canadiens Français."

Et le 1er février, avons-nous dit, Mgr l'archevêque de Québec adressait de Rome à M. Turgeon la réponse favorable du Saint-Siège.

" J'ai communiqué, disait Sa Grandeur, votre supplice à Sa Sainteté Pie X qui l'a agréée avec plaisir. Il a donné ordre à Son Eminence le Cardinal Gotti de faire préparer un Bref à cet effet. J'espère l'obtenir prochainement, et vos vœux — qui sont aussi les miens et ceux de tous nos braves Canadiens — se trouvent ainsi réalisés."

\* \* \*

D'après la dernière liste — la 63ème — publiée par Mgr Têtu, de Québec, la souscription totale pour le monument de Mgr de Laval, qui sera inauguré à la fin de juin, s'élève à \$50,217.29. C'est un joli chiffre. L'un des derniers chèques arrivés est celui de Mgr l'archevêque de Montréal qui a eu la consolation d'offrir, au nom de son diocèse, \$2,000. Mgr Têtu fait entendre aimablement que ce n'est pas le dernier appel du comité au peuple canadien. On ne lit pas sans une certaine émotion ses considérants *motivés*, que toutes les âmes patriotes devraient méditer.

" Le temps du carême est favorable aux sacrifices, et il n'est pas nécessaire d'attendre la Quasimodo. Inutile de dire que nous en avons assez ; ce serait téméraire et imprudent. Sait-on toutes les dépenses des fêtes des 21, 22 et 23 juin prochain ? Nous n'avons pas, nous, à partager dans les quelques cent mille piastres des fêtes du troisième centenaire qui suivront les nôtres. Nous sommes plutôt petits, humiliés, pauvres, presque anéantis, en face de ces fabuleuses richesses, dont, au reste, nous sommes les fervents admirateurs, et tout le monde comprendra que pour figurer avec honneur, préluder avec gloire et briller même, au milieu de ces solennités de l'été de 1908, il est juste que nous ayons quelques moyens matériels, méprisables peut-être, mais sans lesquels il ne peut y avoir ni belle procession du Saint-Sacrement, ni belle musique, ni illumination, ni sièges réservés pour nos invités et nos plus illustres souscripteurs, ni un autel richement orné pour la messe qui sera célébrée au pied de la statue du premier évêque de Québec. Le comité n'épargnera pas ses peines pour faire un excellent usage des ressources qu'on voudra bien lui confier, de même qu'il s'efforcera de donner aux fêtes du mois de juin tout l'éclat possible. Le programme que nous publierons bientôt en fera connaître toute l'importance. Mais il sera de haute convenance de faire précéder ce programme par une liste de souscription bien nourrie et de grosseur raisonnable."

\* \* \*

Car il n'y a pas à dire, on était à nous organiser pour l'été 1908, à Québec, une fête anglaise et impérialiste, et c'était bien dommage. Il paraissait que nous n'y pouvions rien. Tout de même, les protestations, qui se sont

élevées d'un peu partout, ont déjà produit quelque résultat. On a renoncé à l'idée de *débaptiser* les Plaines d'Abraham pour leur donner le nom de notre roi Edouard VII, qui est en effet assez glorieux pour n'avoir pas besoin qu'on lui attribue la gloire des aïeux. . . . Mais, dans le fameux manifeste, on appelle nos Plaines d'Abraham: *Le Parc des Batailles*, et, l'autre jour, — le jeudi, 5 mars, — l'un des cinq membres de la commission nommée par le gouvernement fédéral pour gérer les \$300,000 souscrits pour le troisième centenaire de Québec. M. Walker, prononçait dans une "interview" au *Chronicle* d'Halifax, ces paroles que nous soumettons à l'appréciation de tous nos compatriotes.

"Le prince de Galles et la flotte de cuirassés n'arrêteront pas à Halifax. Vu le peu de temps à la disposition de Son Altesse Royale, on a dû fixer à la fin de juillet la date de sa visite, quoique on eût préféré la mettre plus tard, dans le cours de l'automne. On se propose de faire venir à la fête des représentants de toutes les possessions britanniques, et même des états hindous, à part les flottes anglaise et française et la milice canadienne. Ce ne sera ni une fête essentiellement canadienne, ni même une fête canadienne. Elle aura une portée impériale; pendant une semaine, nous ferons des Plaines d'Abraham, le centre de l'Empire."

Comme on le voit, M. Walker se soucie fort peu de Champlain et de 1608.

\* \* \*

Dans l'*Action Sociale*, sous la signature de M. Omer Héroux, on trouve, à la date du 11 mars, un remarquable article au sujet d'un album-souvenir, qu'on serait en train de préparer, pour les Fêtes de Québec, sur l'histoire de notre pays. Le seul nom responsable qui apparaisse au programme est celui du directeur de l'*Argus à Montréal* un Français de France, qui est loin d'avoir notre manière de voir en fait de religion. Il est bon de nous tenir sur nos gardes. M. Héroux termine son article par ces fières paroles, où l'on sent vibrer un noble cœur.

"Les fêtes du troisième centenaire, de même que celles du monument Laval, évoquent les pages les plus dramatiques et les plus vivantes de notre histoire. Elles font revivre les temps héroïques, où, dans l'alliance du prêtre, du soldat et du laboureur, se constitua se renouela plutôt la mentalité traditionnelle de notre race. Ne touchons que d'une main pieuse ces souvenirs sacrés, et ne permettons à personne d'en ternir l'éclat."

C'est superbe! Quoi qu'on fasse, pour nous Canadiens français, et cela résume tout, ni les Plaines d'Abraham, ni les champs de Sainte-Foy ne changeront jamais de noms!

Bien que l'allure que l'on semble vouloir donner aux fêtes du troisième centenaire apparaissent encore à beaucoup trop anglaise, une dépêche récente de la vieille capitale, il n'est que juste de le noter ici, nous affirme — et c'est l'honorable M. Chapais qui l'a déclaré — "que les fêtes sont organisées à Québec, sous la direction d'un comité parfaitement responsable, et non à Ottawa ou à Toronto, comme un trop grand nombre de personnes semblent portées à le croire." Vraiment de loin, cela n'y paraissait guère. Mais les apparences sont souvent trompeuses. Alors, tant mieux!

\* \* \*

Que si nous avions besoin d'appuyer les considérations qui précèdent sur des paroles officielles, d'ailleurs fort éloquentes, nous n'aurions qu'à citer un passage significatif du discours patriotique que l'honorable Ministre des Postes et du Travail, M. Rodolphe Lemieux, prononçait le 28 février au soir, à London, Ontario, devant un auditoire anglais.

" Est-il besoin de dire que dans la province de Québec nous sommes avant tout Canadiens ? Nos aspirations, notre idéal, nos devoirs, nos intérêts, tout se concentre sur le Canada. Depuis trois siècles et plus, les hommes de mon sang ont fait de la terre canadienne leur patrie. Les missionnaires et les découvreurs, les guerriers, les coureurs des bois et les paysans, consacrèrent leur vie à ce pays ; ils le sillonnèrent en tout sens, tantôt dans les forêts impénétrables, tantôt à travers la monotone prairie, sur les grands lacs et dans les méandres sinueux de nos rivières, en butte aux privations de toutes sortes, traqués par des ennemis sans cesse aux aguets, n'ayant d'autre souci que de porter toujours plus loin l'œuvre de la civilisation, partout où se trouvait un être humain à secourir. Ce n'est pas, entendez bien, par delà l'océan, que les descendants de ces pionniers iront à l'école du devoir et de l'honneur. C'est dans l'histoire du Canada, qui est celle de leurs ancêtres, qu'ils vont aviver la pure flamme de leur patriotisme. Monsieur le président, j'appartiens à la minorité, et vous, à la majorité. Ce pays grandit très vite. L'Ouest est envahi par une armée de colons ; ils nous arrivent de tous les points du globe. Le jour viendra peut-être où toutes ces races nouvelles seront absorbées ou assimilées ; mais c'est là, certes, un problème plus compliqué que certains ne se l'imaginent. D'ici là, nous ne savons pas quels conflits peuvent surgir, mais une chose dont je suis certain, c'est que mes compatriotes, eux, ne renonceront jamais à leur nationalité. Ils seront toujours Canadiens. J'ajoute que c'est dans l'union et l'amitié des deux races, la française et l'anglaise, que réside l'avenir du Canada."

\* \* \*

Toujours au sujet de cette dualité des races, qui reste la grosse question du présent et de l'avenir au Canada (1), on a cité récemment dans les journaux le mot de Sir Georges-Etienne Cartier, à qui les examinateurs du Barreau de Toronto demandaient un jour quel était le meilleur droit, du français ou de l'anglais, et qui répondit : " Celui de la province de Québec qui a pris ce qu'il y a de mieux dans les deux ! " C'est M. Dansereau qui a rappelé ce mot, à propos de la façon dont l'honorable M. James Bryce, l'ambassadeur anglais aux Etats-Unis, a célébré l'autre jour dans un banquet au Barreau de Montréal, dont il était l'hôte d'honneur, *Ventente cordiale* de la jurisprudence française et anglaise au Canada. Bien qu'elles soient surtout " de très belles fleurs jetées sur un droit qui s'en va," selon M. Dansereau, parce que, d'après lui, notre système judiciaire est gâté, étant soumis à deux juridictions — la Cour Suprême et le Conseil Privé — étrangères à notre droit, nous voulons citer à nos lecteurs les paroles de l'honorable M. Bryce, elles méritent d'être conservées.

(1) On n'a qu'à lire pour s'en convaincre le livre de M. Seigfried : *Le Canada — Les Deux Races*.

“ La dualité des races qui peuplent cette province et la font si intéressante, se retrouve, en effet, dans votre système de lois. Deux codes s'y mêlent : le droit romain qui régit la France et le droit commun anglais. Ainsi en Ecosse, où se mêlent le droit romain et les coutumes anglaises, dans l'Afrique du Sud, où les lois hollandaises s'appliquent concurremment au code anglais. C'est, je crois, un réel avantage pour une nation que d'avoir, à la fois, le bénéfice de ces deux systèmes de législation. La loi anglaise offre une heureuse abondance de cas de commune rencontre ; il n'est guère de situations de la vie courante qu'elle n'ait prévues. Ajouterai-je qu'elle a un profond respect des droits de l'individu, et qu'elle donne à l'accusé le traitement le plus généreux. La loi romaine a des mérites équivalents ; son esprit philosophique, la largeur de ses conceptions, l'harmonie de son ensemble, en font un des beaux monuments de l'intellect humain. La fusion de ces deux législations excellentes ne peut manquer de produire un système plus complet et meilleur que chacun des deux, pris isolément. Tels sont les deux courants de l'histoire de la loi que représentent les membres du barreau de Québec, et je crois qu'on ne me soupçonnera pas de flatterie, si j'ajoute qu'ils les représentent dignement. On me permettra un éloge particulier du barreau canadien-français. La mentalité française a toujours eu des aptitudes marquées pour l'étude de la loi. La souplesse de l'esprit latin, une langue propre à rendre les nuances de la pensée, ont placé les juristes français au premier rang des législateurs.”

\* \* \*

Dans les discours, ça va toujours. On se congratule, on se félicite, on se brûle de l'encens au nez. D'ordinaire cela fait bon effet. Mais il y a une marge souvent entre le tableau qu'a fait vibrer la verve de l'orateur et la réalité.

Nous avons eu, au cours du mois de février, à Montréal, et à Québec aussi, et à Ottawa, la visite d'un conférencier français, M. Louis Madelin, jeune professeur de Paris, qui nous a ainsi grandi Napoléon le Grand un peu peut-être plus que de raison. Et pourtant, chacun sait si l'*Aigle* déjà planait haut dans nos imaginations féruées de lectures sur l'épopée impériale. Je ne puis en parler ici que pour souligner le vif succès qu'a obtenu le distingué professeur parisien. Mais si quelqu'un désirait une étude sérieuse et fort piquante des conférences de M. Madelin, je leur indique l'article que M. Aegidius Fauteux, de la *Patrie*, publie dans la livraison de mars de la *Revue canadienne*.

\* \* \*

Une autre conférence donnée à Montréal, dans la première semaine de février, par M. W. J. Bryan, l'éloquent politicien américain, mérite qu'on lui fasse écho. Quelques jours auparavant M. le professeur McBride, du McGill, et M. le Juge Archibald avaient parlé avec sympathie de la doctrine évolutionniste que les disciples de Darwin voudraient faire accepter comme une thèse démontrée. “ Je ne m'oppose pas, a dit M. Bryan, à ce que d'autres entretiennent la théorie de l'évolution. Et si quelqu'un trouve du plaisir ou de l'orgueil à remonter au singe, je ne veux pas lui enlever cette satisfaction. Tout ce que je désire, c'est qu'il ne me fasse pas entrer dans sa famille. Qu'importe que l'homme ait quelques traits de ressemblance avec les animaux ? Il ne possède pas qu'un corps seulement, il a un esprit aussi et une

âme qui sont plus grands que son corps. Je ne veux pas que l'on base ma généalogie sur le tiers seulement de mes attributs."

Au reste, sur ce sujet également, aux confrères et aux médecins, par exemple, qui aiment à se renseigner, qu'il me soit permis de signaler un article très documenté — le premier d'une série qui épuisera la question — que M. l'abbé Perrin, professeur au Grand-Séminaire de Montréal, a écrit pour la *Revue canadienne*, et qui paraît, elle aussi, dans la livraison de mars.

\* \* \*

L'honorable M. Oliver, l'un des ministres du cabinet Laurier, a donné l'autre jour, lors d'un banquet au *National Club* (Torontō), à ses confrères de la presse, car M. Oliver est un ancien journaliste, un conseil que d'aucuns ont dû trouver quelque peu amer ?

"Les éditeurs de journaux, a-t-il dit, perdent plus d'argent en essayant de donner quelque chose pour rien qu'en essayant de donner valeur pour valeur. On a une tendance dans le journalisme canadien à remplacer l'effort intellectuel par de copieux tas de papier. Ce que demande le peuple, c'est de la pensée étendue sur une quantité de pulpe aussi réduite que possible."

\* \* \*

Le 13 février, Mgr l'archevêque de Montréal se rendait à Saint-Thérèse pour bénir les locaux d'un nouvel hôpital. Depuis 1892, on possède à Sainte-Thérèse un spacieux hospice: l'Hospice Drapeau. On a pensé à transformer une partie du bel édifice en hôpital. Ce sera tout bénéfique pour les pauvres malades de la région, à qui il n'est pas facile parfois de trouver de la place dans nos grands hôpitaux de Montréal toujours trop pleins.

Quelle heureuse idée ce serait d'avoir ainsi des hôpitaux, à un endroit central, dans chaque région, voire même dans chaque comté. Car il faut compter avec la maladie. Elle vient bien souvent, sans être invitée!

\* \* \*

Il faut compter avec la mort aussi! La liste est longue ce mois-ci, de ceux que j'ai à recommander aux prières de mes fidèles lecteurs.

Ce sont d'abord deux vénérés prêtres de Saint-Sulpice:

M. Daniel, qui avait 87 ans, et était *vicaire* à Notre-Dame depuis 60 ans, et qui est mort, à Notre-Dame, le 20 février;

M. René Rousseau, qui fut longtemps attaché à la cure de Saint-Jacques, et qui est mort, à Notre-Dame, le 11 février, à l'âge de 81 ans;

Puis nous avons encore, parmi les disparus de ce mois:

M. l'abbé Gaudet, ancien curé de Repentigny, décédé subitement à l'Épiphanie, le 25 février, à l'âge de 67 ans;

M. l'abbé Elie Blais, ancien curé de Saint-Eugène (Nicolet), décédé accidentellement à Trois-Rivières, le 22 février, à l'âge de 58 ans;

M. l'abbé Hippolyte Néron, curé de Sainte-Catherine (Chicoutimi), décédé subitement, dans les chantiers, le 20 février, à l'âge de 42 ans;



M. l'abbé Alexandre Motard, curé de Saint-Joseph-d'Orléans, décédé à l'hôpital de la rue Water, à Ottawa, le 3 mars, à l'âge de 43 ans ;

M. l'abbé Magloire Moreau, curé de Sainte-Philomène (Québec), décédé le 12 février, à l'âge de 67 ans ;

M. l'abbé Damours, curé pendant trente ans d'Edmunston (N.-B.), décédé presque subitement, au commencement de mars ;

M. l'abbé Edouard-Augustin Richard, professeur au Collège Sainte-Anne de la Pocatière, décédé le 12 mars, à l'âge de 47 ans ;

Le Révérend Père Eucher Laporte, des Viateurs, décédé à Joliette, le 20 février, à l'âge de 81 ans ;

Le Révérend Père Antonin, né Fernet, des Franciscains, décédé à Montréal, le 26 février, à l'âge de 27 ans ;

Le Révérend Père Desroches, des Oblats, décédé à Plattsburg, le 19 février, à l'âge de 49 ans ;

Le Révérend Père J. Devlin, des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, décédé à Québec, le 9 mars, à l'âge de 40 ans.

*Requiem aeternam dona eis, Domine....*

*L'abbé Clément J. Ducharme*

## Le Canada Ecclésiastique.

Rome, 2 mars 1908.

Messieurs Cadieux & Derome, Montréal.

Bien chers Messieurs,

Votre *Canada ecclésiastique* que j'ai reçu ces jours derniers est superbe. On ne peut rien désirer de plus complet et de plus parfait à tous égards : j'en suis enchanté. Il surpasse de beaucoup tous les annuaires ecclésiastiques que j'ai vus en Europe. Les photographies de personnages et d'institutions ecclésiastiques que vous y avez ajoutées en grand nombre cette année le rendent encore plus précieux et plus attrayant qu'il n'était auparavant, je suis heureux de pouvoir vous offrir mes félicitations les plus cordiales et je vous remercie en même temps de la délicate attention que vous avez eue de me l'expédier ici à Rome.

Dans une audience que le Saint-Père m'a accordée ces jours derniers, je lui ai présenté de votre part l'exemplaire que vous lui destiniez. Il l'a accueilli avec une particulière satisfaction et m'a chargé de vous dire qu'il vous remerciait de votre cadeau, vous louait de cette publication et vous bénissait de tout cœur. Peut-être vous fera-t-il écrire par Son Eminence le Cardinal Secrétaire d'État, à qui je me suis empressé de remettre le second exemplaire.

Veuillez agréer, bien chers Messieurs, l'expression de ma sincère gratitude et de mes sentiments les plus dévoués.

† L.-N., Arch. de Québec.

---

## CONFÉRENCE

---

### La parole de l'Eglise est une parole féconde

---

MESSIEURS,

L'Eglise parle, et sa parole est raisonnable et honnête, importante et sublime, intéressante et populaire, immuable et progressive. Elle est féconde. Avec force et douceur elle a révolutionné le monde. Ce spectacle mérite d'être vu de près.

#### I. LA PAROLE DE L'ÉGLISE A RÉVOLUTIONNÉ LE MONDE.

Parlez... ne vous taisez pas; ne vous taisez ni devant le glaive qui vous menace, ni devant la majesté qui vous regarde, ni devant votre sœur qui vous conjure, ni devant votre mère qui se met à genoux pour vous supplier, ni devant les peuples qui vous crient: silence! ni devant les flots de la mer qui s'émeuvent pour étouffer votre voix. Parlez!... Tel avait été l'ordre de Jésus-Christ à ses Apôtres, et l'un d'eux, saint Paul, écrivait joyeusement: "Je travaille pour l'Evangile jusqu'à porter des chaînes comme un malfaiteur, mais la parole de Dieu n'est point enchaînée *verbum Dei non est alligatum.*" Tout en effet importe peu à l'Eglise, pourvu qu'elle parle, et depuis dix-neuf siècles elle n'a fermé la bouche, et sa parole, flot divin descendu du ciel, a changé la face de la terre.

*Dans l'ordre intellectuel* que n'a pas fait la parole de l'Eglise? Elle a jeté dans le monde des idées que le monde ne connaissait pas ou qu'il avait oubliées, et qui désormais n'en sortiront plus: l'unité de Dieu, la création, la chute, la rédemption, l'origine et la fin de l'homme, la fraternité de la race humaine. Ces idées, et tant d'autres qui sont les richesses et comme le patrimoine inaliénable de l'humanité, d'où viennent-elles, sinon de la parole de l'Eglise? Et sous le rayonnement de cette parole on a vu la philosophie, les sciences, les lettres, les arts prendre un nouvel essor, et toutes les facultés de l'âme se développer d'une façon

grandiose. Tenez. Les penseurs de l'antiquité ne sont pas bien nombreux. Quand on a nommé Platon, Aristote, Socrate, leur maître, Cicéron qui le répète et Sénèque déjà à moitié plongé dans la lumière évangélique, on a tout dit. Et quelles défaillances dans ces hommes ! Leur supériorité au point de vue de la forme ne sert qu'à faire ressortir davantage leur infériorité sous le rapport de la doctrine. Mais, depuis dix-neuf siècles, depuis que l'Eglise jette sa parole dans l'humanité, les philosophes, les théologiens, les contemplateurs et les penseurs se succèdent, se pressent et forment une armée immense... et nulle part de défaillances, mais la paix et la solidité dans le vrai... Et puis ce ne sont pas seulement les grands esprits qui bénéficient de la parole de l'Eglise. Le moindre enfant qui sait son catéchisme monte dans la lumière plus haut que Platon et Aristote. L'Eglise éclaire en même temps les plus basses vallées et les plus hauts sommets. Et, sous le rapport des sciences, il n'y a pas non plus de comparaison possible entre le génie de l'antiquité et le génie chrétien. Qu'est-ce que l'antiquité a découvert en quatre mille ans dans le domaine de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la géologie ? A peu près toutes les sciences sont postérieures au christianisme, et il serait facile de prouver par des faits et par des chiffres et par des noms propres que l'Eglise maîtresse de la science divine a donné un vigoureux essor à la science profane elle-même. La parole de l'Eglise a relevé le niveau intellectuel de l'humanité. Ce n'est pas niable.

*Dans l'ordre moral*, sa fécondité est encore plus évidente et plus palpable. Elle a produit les plus belles âmes. Du fond si corrompu de l'humanité elle a tiré des saints et des saintes d'une merveilleuse beauté. Comme ces vierges qu'on traînait aux lieux infâmes, l'Eglise a traversé les époques les plus néfastes sans y laisser sa virginité ; elle en est sortie, tenant toujours dans les mains la coupe sacrée de l'humilité, de la chasteté, du dévouement, de l'amour sublime de Dieu et des hommes. Par sa parole elle a formé ces millions de martyrs, qui apprenaient aux tyrans que la conscience humaine échappe à leur pouvoir et qu'il vaut mieux mourir que de défaillir dans le devoir. Par sa parole, elle a formé ces sublimes pénitents, qui protestaient par l'austérité de leur vie contre la corruption infâme dont se mourait le monde païen. Par sa parole, elle a civilisé les barbares, dompté leurs colères, éclairé leur ignorance, assoupli leur volonté et transformé leurs mœurs. Par sa parole, elle a aboli l'esclavage, elle a

réhabilité le travail manuel, elle a arrêté le flot de la barbarie musulmane, toute prête à envahir l'occident. Par sa parole, elle a créé ces multiples institutions catholiques qui se dévouent à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, au culte des pauvres, des malades, des convalescents, des incurables, des orphelins, des vieillards, des flétris, de tous les abandonnés affamés de pain, de soins, de consolations, d'affection, d'estime, de réhabilitation. Par sa parole, elle envoie chaque jour aux nations infidèles de courageux apôtres qui s'expatrient librement, qui étendent et soutiennent jusqu'aux extrémités de la terre le prestige et l'honneur des peuples européens. — Il est difficile d'énumérer toutes les créations de la parole de l'Eglise dans l'ordre moral, les vertus qu'elle a enfantées, les institutions qu'elle a fondées, les entreprises dues à son initiative et les nobles âmes écloses sous son souffle fécond. Cela va nous apparaître plus clairement encore.

*Dans l'ordre social.* A peine Jésus-Christ a-t-il paru, à peine l'Eglise a-t-elle parlé que les vertus naturelles se fortifient, les mœurs s'adoucissent, les lois se transforment, et partout se montrent les germes d'une régénération lente et pacifique, mais grande, universelle, progressive... C'est le laborieux et magnifique enfantement de la civilisation chrétienne, c'est la reconstruction du monde dans la justice et dans la charité.

L'esclave était dans la boue, sans nom, sans droit, sans liberté, presque sans âme, du moins à ses yeux et à ceux de ses maîtres. L'Eglise le ramasse, en fait un homme, un chrétien. Elle l'élève peu à peu de l'état d'esclave à l'état de serf, de l'état de serf à l'état d'homme libre, de citoyen d'une commune; et enfin, couronnant ce don de la liberté par celui de l'égalité, elle le rend de plus en plus apte à toutes les fonctions de la vie publique, elle en fait le citoyen des temps modernes. La justice rentre dans l'ordre social. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'Eglise y fait affluer la charité. C'est trop clair.

Je note seulement que l'Eglise, en même temps qu'elle reconstruit le monde dans la justice et la charité, reconstruit la famille dans l'unité, dans l'indissolubilité, dans la sainteté et dans l'honneur. Elle crée l'épouse et la mère chrétienne, la mère chrétienne à qui l'Europe doit ses enfants plus beaux, plus nobles, plus purs, ses enfants plus délicats, plus fiers, plus grands enfin que ne les vit jamais l'antiquité. Et cela sans préjudice de la virginité qui fleurit à côté de la maternité comme un champ de lys, et qui embaume le monde comme une composition de parfums.

La parole de l'Eglise est féconde. Elle a révolutionné le monde intellectuel, moral et social. Entendons-nous bien. Ce n'est point une révolution violente qu'a opérée la parole de l'Eglise.

## II. LA PAROLE DE L'ÉGLISE A AGI AVEC FORCE ET DOUCEUR.

Un fleuve qui déborde ne vaut pas une pluie fine qui tombe. La pluie qui tombe fertilise les champs sans les ravager. Le fleuve qui déborde fertilise lui aussi les plaines, mais il renverse tout, et les moissons qu'il prépare ne compensent pas les ruines qu'il amasse sur son passage. La parole de l'Eglise a en même temps la force du fleuve et la douceur de la rosée.

Elle est forte. Elle n'a jamais sacrifié aucun principe essentiel. Voyez saint Paul condamnant les désordres de Corinthe, saint Chrysostôme s'opposant au faste impie de l'impératrice Eudoxie et aux caprices du favori Eutrope, saint Ambroise arrêtant au seuil du temple Théodose, saint Thomas de Cantorbéry résistant au roi d'Angleterre Henri II et mourant à l'autel pour avoir défendu les droits de son Eglise, Bossuet tonnant contre l'adultère en présence de Louis XIV et écrivant au chancelier de France : " Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise ; pour moi, j'y mettrais ma tête ! " Pie VII résistant à Napoléon qui faisait trembler le monde et qui disait : " J'ai 600,000 hommes sous les armes ; à Wagram j'ai tiré cent mille coups de canon. " La parole de l'Eglise est forte.

Mais, en même temps, quelle douceur ! Comme elle respecte la liberté humaine ! Comme elle tempore en présence des préjugés qui ne veulent pas céder et qui ne sont pas intentionnellement mauvais ! Comme elle traite délicatement les âmes qui se trompent de bonne foi.

Voyez un peu de quelle manière lente mais irrésistible et continue elle s'est infiltrée dans le monde païen ! Elle n'a pas détruit l'esclavage antique par un décret, par un coup d'autorité, statuant qu'à tel jour et à telle heure il n'y aurait plus un seul esclave dans l'Empire romain. C'eût été un bouleversement universel et une révolution sans profit. Qu'a-t-elle fait ? Elle a agi lentement et sûrement sur les lois, sur les mœurs, sur les idées, sur les intelligences, sur les familles, sur l'Etat. Rien de brusque, rien de violent ; nulle secousse, nulle saccade. Impitoyable seulement pour le vice et pour l'erreur, l'Eglise ménage dans la civilisation romaine tout ce qui est légitime, utile, ou simplement innocent. Point de condamnation en bloc, point d'excommuni-

cations en masse. Sa main délicate fait la part du bien et du mal avec une patience, avec une tolérance maternelle. Quand tout le monde païen portait la trace impure du polythéisme et de l'immoralité, la tentation devait être forte de tout envelopper dans un même anathème, et, au lieu de perdre le temps à démêler un écheveau si enchevêtré, de tout rejeter loin de soi pour travailler sur une trame nouvelle. L'Église, conseillée par sa charité et guidée par sa prudence, résista à cette tentation et se préserva de tels excès. Elle purifia, elle rectifia tout, sans rien détruire. Elle n'a pas même détruit le calendrier païen, et aujourd'hui encore nous chrétiens, après dix-neuf siècles de christianisme, nous nous servons pour désigner les mois et les jours des appellations qui rappellent les fausses divinités du paganisme.

La parole de l'Église est féconde. Pourquoi donc n'obtient-elle pas chez nous le crédit auquel elle a droit? Elle n'est pas connue. Dans les classes cultivées bon nombre d'hommes dédaignent la parole de l'Église. Ils ne veulent ni la connaître ni l'étudier, ou bien ils se croient trop grands garçons pour entendre excuse. Et, d'ailleurs, comment ne voient-ils pas qu'en se tenant une parole qui a ravi les plus illustres génies, ou bien ils ont peur des devoirs que cette parole leur impose, ou bien ils redoutent la galerie qui les verrait entrer dans nos Temples. Ils s'absentent. Tant pis pour eux! Leur ignorance religieuse est sans excuse. Et, d'ailleurs, comment ne voient-ils pas qu'en se tenant ainsi à distance de la parole de l'Église ils donnent à la masse un pitoyable exemple? — Que si je regarde du côté des classes populaires, je constate que là la parole de l'Église est encore plus inconnue. Par le fait de notre organisation sociale, presque la moitié de nos ouvriers n'a pas la possibilité d'acquiescer le dimanche la science religieuse, et par le fait de la propagande de l'impiété, l'autre moitié de nos ouvriers est éloignée systématiquement de nos chaires chrétiennes. Que ferez-vous, Messieurs, en présence d'une telle situation? D'abord vous serez plus fermes que jamais dans vos habitudes religieuses. Et puis vous amènerez dans nos temples, au pied de nos autels, vos nombreux contemporains qui vivent dans la nuit de l'erreur, dans les glaces de l'indifférence, et qui ne se doutent pas même que l'Église possède seule les paroles qui sauvent le monde! Par votre apostolat vous donnerez à la parole de l'Église une large et puissante fécondité!

Mgr GIBIER.

## Un centenaire oublié <sup>(1)</sup>

Eugénie de Guérin (1805-1905).

Mesdames,

Il y a eu cent ans, au mois de janvier de cette année, que naissait dans un pauvre manoir du Languedoc Eugénie de Guérin. Si Dieu n'avait pas mis la fortune dans le berceau de cette "Vierge féodale", comme l'appelle Sainte-Beuve, il y avait placé les qualités affinées d'une vieille race aristocratique, avec les dons les plus rares de l'esprit, du cœur et de l'âme. Elle deviendra cette femme exquise dans sa simplicité, qui en charmera tant d'autres. Mêlant dans sa vie l'idéal, le réel et le divin, elle sera prête sans y penser, pratique comme une ménagère, croyante et pieuse comme une chrétienne des Catacombes.

Avec sa tendresse de mère pour ce petit Maurice dont elle est l'aînée de cinq ans et dont elle dira : "Lui et moi, c'étaient les deux yeux d'un même front !" elle deviendra le modèle des sœurs dont l'âme s'attache à l'âme d'un frère dans une de ces amitiés fraternelles rendues célèbres par Jacqueline Pascal et Lucile de Chateaubriand.

Elle écrira ce *Journal* qu'ont feuilleté tant de mains féminines, que Lamartine appela un jour "le plus beau des livres modernes," et qui rendra sa mémoire harmonieuse, immortelle dans le souvenir de toutes les âmes délicates, tendres, éprises d'idéal.

"Quand elle mourut, on laissa à son cou sa petite croix d'or ; on l'habilla dans sa robe chaste, et, comme c'était en mai, on plaça sur sa tombe toutes les fleurs de Marie (2). Pour elle chantèrent les linots dans les bois, le torrent dans la forêt, le grillon sous les pierres ; le chemin de Cahuzac lui donna ses aubépines, le jardin du Cayla ses primevères ; on lui porta de grandes marguerites des prés et, dans le ciel azuré, monta avec son âme le chant d'argent des cloches de ses villages aimés.

(1) Conférence du 12 décembre 1905.

(2) Eugénie de Guérin est morte au Cayla, le 31 mai 1848.

“ Rien ne demeure pour nous de la pauvre Eugénie, que ce *Journal* ancien qui se lit encore dans les provinces; son portrait est perdu au fond des *Keepsakes* et des *Magazines*. Il y a déjà cent ans qu'elle naquit; et ça ne lui vaut même pas le souvenir des poètes ” (1).

Ne nous en plaignons pas trop, Mesdames. A celle qui fut l'amante de la solitude et du foyer, qui ne se trouvait nulle part mieux que dans sa chambrette et dans la petite église d'Andillac, le bruit d'une fête profane ne pouvait convenir comme à cette femme émancipée, au verbe retentissant, dont on a célébré le centenaire l'an dernier, George Sand. Surtout réjouissons-nous, de ce que les adeptes du féminisme, qui forment le bataillon des Bas-Bleus, n'ont point cherché à accaparer cette douce mémoire. Barbey d'Aurevilly en avait peur, et lui, qui fut le meilleur ami de Maurice, terminait sa belle étude sur Eugénie par cette page où il rappelle sa mort suave et consolée :

“ Le fruit était mûr. Le doigt de Dieu, en s'y posant, le fit choir dans l'éternité... Un jour, après avoir reçu le saint viatique, elle dit à sa sœur : “ Prends cette clef, et brûles tous les “ papiers que tu trouveras. *Tout n'est que vanité.* ”

Où, tout est vanité! — C'est le mot d'une chrétienne; ce n'est pas le mot d'un bas-bleus. Pour les bas-bleus, c'est la vanité qui est tout. Pour Eugénie de Guérin le mot vanité n'a de sens que quand il exprime le néant de la vie. Cette fille de naturel inconscient, de piété et de solitude, qui écrivit comme elle respira, est le plus saisissant contraste qu'il y ait avec cette insupportable race de bas-bleus qui voudraient peut-être, à cette heure, la réclamer comme une des leurs et se faire panache de sa renommée.”

Cette crainte ne s'est point réalisée. Eugénie de Guérin est restée dans le cadre qui lui convient : âme virginale qui se découpe en blanc sur l'azur comme la cîme de la Yungfrau. Elle appartient à l'heureuse race de ces génies dont la grâce suprême est de s'ignorer. Beau vase athénien tout rempli des fleurs du Calvaire. N'allez pas vous figurer, Mesdames, en pensant à elle, ni une femme poète, sentimentale et toujours dans l'attitude de la rêverie, ni une catholique raisonneuse et théologienne, ni une demoiselle châtelaine un peu haute; si elle lit Platon, c'est bien souvent au coin du feu de la cuisine, et les jours de carnaval elle n'est pas

(1) Voir dans le *Mercur*e de France, 15 février 1905, l'article d'Edmond Pilon.



chiche de retrousser ses manches pour faire des croustades (1). Elle a gardé du bon vieux temps des aïeules l'habitude de filer. Je lis à un endroit du *Journal*: " Filé ma quenouille et lu un sermont de Bossuet." Ou bien, après quelques élans mystiques où elle s'est sentie comme ravie dans la quiétude de l'oraison: " Allons " ma pauvre âme, reviens aux choses de ce monde. Et je prends ma quenouille, ou un livre, ou une casserole, ou je caresse Wolf ou Trilby." Voilà le vrai. A l'encontre de ces femmes qui posent pour le rêve et se perdent dans les nuages de leurs futiles pensées, Eugénie, sait être pratique, et elle nous dira son vœu le plus simple:

" Mon ami, — c'est à son frère qu'elle parle, — quand je ne " pense pas te faire plaisir ou t'être utile, je ne dis rien; je prends " ma quenouille, et au lieu de la femme du XVII<sup>e</sup> siècle, je suis " la simple fille des champs, et cela me fait plaisir, me distrait, " me détend l'âme."

Cette simple fille des champs, que l'on verra un jour venir à Paris et émerveiller le Faubourg Saint-Germain par la fine distinction qu'elle tient de sa race, nous trace elle-même son portrait:

" N'attendez-vous à voir qu'une pâle et frêle fille, peu faite au " monde, plus réfléchie que causeuse, toute retirée en son cœur."

Lamartine, qui l'avait vue, achève ainsi le portrait: " Mlle de Guérin avait alors vingt-huit ans: elle n'était pas jolie, selon le " vulgaire, bien que les yeux, où se reflète le génie, la bouche où " s'épanouit la bonté, le contour harmonieux et délicat du visage, " qui encadre le caractère, les cheveux, grâce de la figure, la taille " svelte et souple, qui fait ressortir les formes du corps, la viva- " cité de la démarche, qui transporte la personne avec la rapidité " de la pensée fissent de cet ensemble un aspect très agréable. (2)."

Sur l'amour de la beauté, si naturel au cœur de la femme, Eugénie de Guérin a une page spirituelle et profonde. Ecoutez, mesdames :

" Avec qui croirais-tu que j'étais ce matin au coin du feu de " la cuisine? Avec Platon: je n'osais pas le dire, mais il m'est " tombé sous les yeux, et j'ai voulu faire sa connaissance. Je " n'en suis qu'aux premières pages. Il me semble admirable, ce " Platon; mais je lui trouve une singulière idée, c'est de placer " la santé avant la beauté dans la nomenclature des biens que

(1) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis* XII.

(2) Elle avait plus de physionomie que de beauté." (Sainte-Beuve.)

“ Dieu nous fait. S’il eut consulté une femme, Platon n’aurait pas écrit cela: tu le penses bien? Je le pense aussi, et cependant, me souvenant que *je suis philosophe*, je suis un peu de son avis. Quand on est au lit bien malade, on ferait volontiers le sacrifice de son teint ou de ses beaux yeux pour rattraper la santé et jouir du soleil. Il suffit d’ailleurs d’un peu de piété dans le cœur, d’un peu d’amour de Dieu pour renoncer bien vite à ces idolâtries, car une jolie femme s’adore. Quand j’étais enfant, j’aurais voulu être belle; je ne rêvais que beauté, parce que, me disais-je, maman m’aurait aimée davantage. Grâce à Dieu, cet enfantillage a passé, et je n’envie d’autre beauté que celle de l’âme. Peut-être même en cela suis-je enfant comme autrefois: je voudrais ressembler aux anges. Cela peut déplaire à Dieu; c’est aussi pour en être aimée davantage. Que de choses me viennent, s’il ne fallait pas te quitter! Mais mon chapelet, il faut que je le dise, la nuit est là: j’aime de finir le jour en prières.”

Eugénie semble ici sacrifier volontiers la beauté du visage. Néanmoins, à une de ses amies qui, saisie d’un saint zèle après avoir entendu un sermon contre la coquetterie, voulait demander à Dieu la grâce de la laideur, elle répondra: “ L’amour de la beauté nous est trop naturel pour passer tout à coup à aimer la laideur... Moi qui ne suis pas jolie, je ne puis pas vouloir être laide.” Et presque à la même page, elle fait sur trois de ses amies cette réflexion gracieuse:

“ Euphrasie, Marie, Louise, trois jeunes filles peu ressemblantes, chacune avec son charme. Les femmes, nous sommes variées comme les fleurs et nous n’en sommes pas fâchées.”

Eugénie de Guérin n’aurait jamais, je crois, poussé l’héroïsme aussi loin que Jacqueline Pascal qui était d’une beauté ravissante et qui, ayant été piquée de la petite vérole, ne cessa d’en remercier Dieu. La piété d’Eugénie n’était pas la piété janséniste, piété sombre qui voyait le mal partout et se transformait aisément en un orgueil secret et incurable. Le Janséniste a mis son ombre triste au front de Jacqueline comme sur celui de son immortel frère, le grand Blaise Pascal. Et c’est pour cela que, malgré la supériorité du génie, ces deux figures sont moins rayonnantes et moins attirantes que celles d’Eugénie et de Maurice de Guérin.

La vraie pensée d’Eugénie sur la beauté est formulée dans ce passage de son journal: “ Quelle que soit la forme, l’image de Dieu est là-dessous. Nous avons tous une beauté divine, la

“ seule qu'on doive conserver pure et fraîche pour Dieu qui nous aime.” Simple et profonde manière de se voir et de s'accepter qu'elle eut toute sa vie et qui aurait sauvé Mme de Staël, qu'on appelle une laide de génie, de ses tristesses sans grandeur!

Cette vraie beauté, qui est le reflet de Dieu sur une créature privilégiée, Eugénie la possédait.

Elle avait la beauté de l'imagination, qui est la Poésie.

Elle avait la beauté du cœur, qui est la bonté.

Elle avait la beauté de l'âme, qui est la piété.

Voyons rapidement s'épanouir en elle ces trois beautés, avant d'arriver à ses lectures et à son voyage à Paris.

Comme tous les grands poètes, Eugénie de Guérin avait l'intelligence du Symbolisme. Elle n'en donne pas la théorie, comme l'ont fait Platon et Mme Swetchine, mais elle le pratique, elle est symboliste. Pour elle, l'univers était le Poème de Dieu; elle voyait une pensée divine dans chaque créature. Le monde visible lui révélait le monde invisible. La création matérielle n'était qu'un voile transparent à travers lequel son œil de colombe apercevait les visions et les beautés du monde intelligible. C'est ce regard profond qui fait le poète.

“ Tout sert à l'âme, écrit Eugénie, tout fait penser en haut.

“ La vie, cher Maurice, est comme un chemin bordé de fleurs, d'arbres, de buissons, d'herbes, de mille choses qui fixeraient sans fin l'œil du voyageur; mais il passe. Oh! oui, passons sans trop nous arrêter à ce qu'on voit sur terre, où tout se flétrit et meurt. Regardons en haut, fixons les cieux, les étoiles; passons de là aux cieux qui ne passeront pas. La contemplation de la nature mène là. Des objets sensibles, l'âme monte aux régions de la foi et voit la création d'en haut, et le monde alors paraît tout différent.

“ Que la terre est petite à qui la voit des cieux!”

Et elle ajoute:

“ Que les cieux des cieux doivent être beaux! C'est ce que j'ai pensé pendant les moments que je viens de passer en contemplation devant le plus beau ciel d'hiver. C'est ma coutume d'ouvrir ma fenêtre avant de me coucher pour voir quel temps il fait et pour en jouir un moment, s'il est beau. Ce soir, j'ai regardé plus qu'à l'ordinaire, tant c'était ravissant, cette belle nuit; sans la crainte du rhume j'y serais encore. Je pensais à Dieu qui a fait notre prison si radieuse; je pensais aux Saints qui ont toutes ces belles étoiles sous leurs pieds; je pensais à toi

“ qui les regardais peut-être. Cela me tiendrait aisément toute la nuit; cependant il faut fermer la fenêtre à ce beau cher dehors et cligner des yeux sous des rideaux!”

Dans la radieuse prison qui est ce vaste univers, Eugénie se promenait en pensée comme une Eve dans le paradis. Elle saisissait le beau qui à la fois s'exprime et se voile dans chaque objet créé. Sa nature poétique avait une rare aptitude à le dégager, et, pour ainsi dire, à le butiner. Tout venait retentir en elle en mélodie ou se peindre en tableau (1).

— “ A mon réveil, écrit-elle le 15 avril 1835, j'ai entendu le rossignol, mais rien qu'un soupir, un signe de voix. J'ai écouté longtemps, sans jamais entendre autre chose. Le charmant musicien arrivait à peine et n'a fait que s'annoncer. C'était comme le premier coup d'archet d'un grand concert. Tout chante ou va chanter.”

Un autre jour. — “ Poésie interrompue par la foudre: quel bruit, quels éclats, quel accompagnement de pluie, de vent, d'éclairs, de roulements! rugissement terrible, voix d'orages! et cependant le rossignol chantait, abrité sous quelque feuille; on aurait dit qu'il se moquait de l'orage ou qu'il luttait avec la foudre; coup de tonnerre et coup de gosier faisaient un charmant contraste, que j'ai écouté appuyée sur ma fenêtre; j'ai joui de ce chant si doux dans ce bruit épouvantable.”

A chaque printemps, Eugénie signale l'éclosion de la première fleur, l'arrivée de la première bergeronnette, du premier rossignol, des premières hirondelles:

— “ Des hirondelles, oh! des hirondelles qui passent! Les premières que je vois. Je les aime, ces amoureuses du printemps, ces oiseaux qui suivent doux soleils, chants, parfums et verdure. Je ne sais quoi pend à leurs ailes qui me fait un charme à les regarder voler; j'y passerais longtemps. Je pense au passé, au temps où nous les poursuivions dans la salle, où nous enlevions une planche du galetas pour voir leur nid, toucher leurs œufs, leurs petits: gais souvenirs d'enfance dont tout est plein ici pour peu qu'on regarde. Murailles, fleurs, oiseaux, tout les porte. Des petits poulets viennent de naître et piaulent au coin du feu. Voilà encore qui fait plaisir. Toute naissance porte joie.”

Ce sens de la poésie suit Eugénie partout, jusque dans les plus vulgaires occupations. Ecoutez encore:

(1) Voir Aug. Nicolas; Etude sur Eugénie de Guérin, p. 13.

— “ Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire. C’est cependant assez joli que d’étendre du linge blanc sur l’herbe ou de le voir flotter sur des cordes. On est, si l’on veut, la Nausicaa d’Homère ou une de ces princesses de la Bible, qui lavaient les tuniques de leurs frères.”

Et le lendemain: “ Je t’écris d’une main fraîche, revenant de laver ma robe au ruisseau. C’est joli de laver, de voir passer les poissons, des flots, des brins d’herbe, des fleurs tombées, de suivre cela et je ne sais quoi au fil de l’eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de ce ruisseau ! C’est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l’image de la vie, un chemin couvert, le réservoir du baptême.”

En vraie fille des champs, comme elle s’appelle elle-même, Eugénie de Guérin aime son vieux manoir avec ses arbres séculaires: “ Volontiers, je ferais vœu de clôture au Cayla,” écrit-elle. Elle aime la promenade le long des haies en fleurs ou à l’orée des grands bois: “ Quel charme que la promenade, et d’errer comme les perdrix ! ”

Parfois sa poésie devient profonde et un voile de mélancolie s’étend sur sa pensée.

Elle écrit le 7 mars 1835: “ Aujourd’hui on a placé un âtre nouveau à la cuisine. Je viens d’y poser les pieds, et je marque ici cette sorte de consécration du foyer dont la pierre ne gardera point de trace. C’est un événement ici que ce foyer, comme à peu près un nouvel autel dans une église. Chacun va le voir et se promet de passer de douces heures et une longue vie devant ce foyer de la maison (car il est à tous, maîtres et valais), mais qui sait?... Moi peut-être je le quitterai la première, ma mère s’en alla bientôt. On dit que je lui ressemble.” (1)

Elle parle ailleurs, avec un accent plus mélancolique, encore d’un autre foyer. C’était au mois de novembre où la mélancolie de la nature répond à la mélancolie de nos cœurs, et cette saison qu’on appelle encore “ l’été de la Saint-Martin,” et que nos aïeux dans leur langue si chrétienne appelaient “ le printemps des morts.” Eugénie écrit à une de ses amies:

“ D’où diriez-vous que je viens, ma chère Marie? Oh! vous ne devineriez pas; de me chauffer au soleil dans un cimetière.

(1) Voir dans le *Gaulois* du 17 novembre 1905, l’article d’Albert Sorel sur la *Cheminée*.

“Lugubre foyer si l'on veut, mais où l'on se trouve au milieu de sa parenté. Là, j'étais avec mes aïeux, une foule de morts aimés. Mais pourquoi me trouvais-je là? Me croyez-vous amante des tombeaux? Pas plus qu'une autre, ma chère. C'est que je suis allée me confesser ce matin; et comme il y avait du monde et que j'avais froid à l'église, je suis sortie et me suis assise au soleil dans le cimetière: et là les réflexions sont venues, et les pensées vers l'autre monde et le compte qu'on rend à Dieu. Le bon livre d'examen qu'une tombe! Comme on y lit des vérités, comme on y trouve des lumières, comme les illusions, les rêves de la vie s'y dissipent et tous les enchantements! Au sortir de là, le monde est jugé, on y tient moins.

Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre.

“Il n'est pas de danseuse qui ne quittât sa robe de bal et sa guirlande de fleurs, pas de jeune fille qui n'oubliât sa beauté, personne qui ne revint meilleur de cette terre des morts.”

Ne dirait-on pas, Mesdames, une page de Bossuet?

Le cœur n'éclate pas moins que la pensée dans ces pages vivantes. C'est que, chez cette admirable jeune fille, le cœur était à la hauteur de l'esprit.

Nature ardente, Eugénie de Guérin aimait toutes choses passionnément, surtout Maurice, “roi de son cœur.”

“Maurice, mon cher Maurice, oh! que j'ai besoin de toi et de Dieu!” Voilà ses deux grands amours: Dieu d'abord, Maurice ensuite, et Maurice pour Dieu; et c'est pour cela que son *Journal* est devenu le *Poème de l'amour fraternel*.

Nul n'a mieux connu et mieux compris l'amitié. “Je bénis Dieu d'être aimée, écrit-elle. L'amitié est chose si douce! J'ai toujours eu besoin d'amitié, et il m'en est venu du ciel de rares, d'introuvables, qu'on ne peut ni faire ni imaginer.”

Il y a, en effet, dans les châteaux voisins de charmantes jeunes filles qui deviennent ses amies et dont elle fixe les noms, comme avec un clou d'or, dans les pages de son *Journal* Louise de Rayssac, la préférée et qui fut aimée de Maurice à qui elle inspira la plus belle de ses Poésies: la *Roche d'Onelle*; Marie, dont le caractère est doux comme son nom et qui a des frissons d'hermine; Lili, “*ce lys intelligent*,” comme elle l'appelle; Antoinette, surnommée l'*Ange* et dont elle a dit: “Vraiment cette Antoinette est un être céleste, et la voir à l'Eglise était pour moi une vision

“ du Paradis ; ” Henriette, qui deviendra baronne de Maistre et attirera un jour la colombe du Cayla jusqu’au milieu des bois du Nivernais.

Eugénie de Guérin se montre donc à nous entourée de ses jeunes et fidèles amies. C’est à elles qu’elle écrivait ces lettres qui ont été recueillies et remplissent un volume aussi précieux que le *Journal*.

Mais le cœur d’Eugénie avait encore d’autres amis : c’étaient les pauvres et les enfants.

Les pauvres, elle les accueille au Cayla : il y a toujours une place pour eux à la table de la cuisine. Elle va les visiter dans leur chaumière, quand ils sont malades. Elle raconte l’histoire touchante d’une pauvre dont elle ferma les yeux, la Vialarette. Un jour elle écrit sur son *Journal* ces mots exquis : “ Il faut que je dise mon bonheur d’hier, bonheur bien doux : un baiser de pauvre, que je reçus comme je lui faisais l’aumône. Ce baiser me fut au cœur comme un baiser de Dieu.”

Mais ses prédilections vont aux enfants, surtout aux enfants du pauvre : elle les aime, elle les attire, elle leur fait le catéchisme ; elle sait leur parler de Dieu et ouvrir du côté du ciel leur âme naissante. Il est vrai pour elle ce beau vers d’un poète contemporain :

“ C’est que dans toute femme une mère est cachée.”

Un de ces enfants monte, un jour, jusque dans sa chambre et elle nous fait ce gracieux récit :

“ Une visite d’enfant me vint couper mon histoire hier (1). Je la quittai sans regret, j’aime autant les enfants que les pauvres vieux. Un de ces enfants est fort gentil, vif, éveillé, questionneur : il voulait tout voir, tout savoir. Il me regarda écrire et a pris le pulvérier pour du poivre dont j’apprêtais le papier. Puis il m’a fait descendre ma guitare qui pend à la muraille pour voir ce que c’était : il a mis sa petite main sur les cordes, et il a été transporté de les entendre chanter. — *Quès aco qui canto aqui* (2) ? — Le vent qui soufflait fort à la fenêtre l’étonnait aussi ; ma chambrette c’était pour lui un lieu enchanté, une chose dont il se souviendra longtemps, comme moi si j’avais vu

(1) Une histoire de pauvre vieille et de mendiante sur son grabat.

(2) Qu’est-ce que c’est que ça qui chante-là ?

“ le palais d’Armide. Mon Christ, ma sainte Thérèse, les autres  
 “ dessins que j’ai dans ma chambre lui plaisaient beaucoup; il  
 “ voulait les avoir et les voir tous à la fois, et sa petite tête tour-  
 “ nait comme un moulinet. Je le regardais faire avec un plaisir  
 “ infini, toute ravie à mon tour de ces charmes de l’enfance: Que  
 “ doit sentir une mère pour ces gracieuses créatures!

“ Après avoir donné au petit Antoine tout ce qu’il a voulu, je  
 “ lui ai demandé une boucle de ses cheveux, lui offrant une des  
 “ miennes. Il m’a regardé un peu surpris: “ Non, m’a-t-il dit,  
 “ les miennes sont plus jolies.” Il avait raison; des cheveux de  
 “ trente ans sont bien laids auprès de ces boucles blondes. Je n’ai  
 “ donc rien obtenu qu’un baiser. Ils sont doux les baisers d’en-  
 “ fant! il me semble qu’un lys s’est posé sur ma joue.”

Eugénie de Guérin nous raconte aussi l’histoire d’un petit  
 garçon à qui elle faisait le catéchisme, *Pierril*. Elle était à la  
 cuisine, au coin du feu, avec son père à qui elle lisait le livre des  
*Antiquités de l’Eglise Anglo-Saxonne* lorsque l’enfant arrive:

Ce gros livre, dit-elle, étonnait Pierril: “ *Qué de mouts aqui*  
 “ *dédins!* (1) Cet enfant est tout à fait drôle. Un soir il me de-  
 “ manda si l’âme était immortelle; puis après, ce que c’était qu’un  
 “ philosophe. Nous étions aux grandes questions, comme tu vois.  
 “ Sur ma réponse que c’était quelqu’un de sage et de savant: Donc,  
 “ Mademoiselle, vous êtes philosophe. Ce fut dit avec un air de  
 “ naïveté et de franchise qui aurait pu flatter Socrate, mais il me  
 “ fit tant rire que mon sérieux de catéchiste s’en alla pour la  
 “ soirée.”

(1) Que de mots là-dedans!

(*Reflets du passé.*)

EM. TERRADE.

*A suivre*

---

Primes aux abonnés du Propagateur

(*Voir les Nos de Janvier et de Février*)

---